

LETTRE AUX AMIS
DES FRÈRES ET DES SŒURS DE SAINT-JEAN



N° 40

TRIMESTRIEL

Mars 1996

15 F le numéro

SOMMAIRE PÂQUES 1996

- Editorial (J. VAUTHIER)	3
NOUVELLES DE LA COMMUNAUTÉ	
- Chronique des frères	4
- Chronique des sœurs	5
- Engagements	8
ENSEIGNEMENT	
- <i>L'Avent de la Résurrection</i> (p. M.-D. PHILIPPE, o. p.)	10
- <i>Des messes pour les défunts et des honoraires de Messes</i> (p. JOSEPH du S. ESPRIT)	24
NOUVELLES DES PRIEURÉS	
- Yaoundé (Cameroun)	26
- Batouri (Cameroun)	29
- Coyah (Guinée)	31
- Poponguine (Sénégal)	33
- Peoria , Illinois (U.S.A.)	35
- Cebu (Philippines)	37
- Bucarest (Roumanie)	38
- Corbara (Ile Rouse)	40
NOUVELLES DES ASSOCIATIONS	
- <i>Jeunesse Johannique</i>	42
- <i>Saint-Jean des Quatre-Couronnés</i>	48
- <i>Sahel Poponguine</i>	49
NOUVELLES DE ROME	
- Vers le grand jubilé de l'An 2000 - Discours du Saint-Père (16 février 1996)	54-56
ÉCOLE SAINT-JEAN RENCONTRES	
- Ecole Saint-Jean en Pologne	52
- Formation des prieurés	III - XVI
- Réunions d'oblats et amis	XVII
- Associations	XVIII - XIX
- Pèlerinages	XXI - XXII
- Publications	XX - XXIII - XXIV - XXVIII
- Adresses des Couvents	XXV - XXVII
PARAY-LE-MONIAL Pentecôte 1996	en encart

L'AVENT DE LA RESURRECTION

Les sept dernières paroles de Jésus, les sept paroles prononcées sur la Croix, sont en premier lieu pour Marie, et nous devons en vivre grâce à elle et en elle. Dans l'abandon total qu'elle vit pendant le temps du Sépulcre, ces sept paroles sont sa seule lumière, et elles sont la seule lumière que nous ayons pour entrer dans le silence de Marie espérant la Résurrection. Or le temps qu'il nous reste à vivre jusqu'au retour de Jésus n'est-il pas comme un grand samedi saint, au cours duquel il nous est demandé de hâter ce retour ? Le chrétien n'est-il pas celui qui, dans sa foi et son espérance, vit *déjà* la vie éternelle ? Et l'Eglise (et donc chacun de nous) n'est-elle pas l'Epousée qui, avec l'Esprit, dit : " Viens ! " à celui qui lui-même nous dit : " Oui, je viens bientôt " ¹ ?

Si l'Eglise doit vivre ce que le Christ lui-même a vécu — puisque, comme le dit Jean Paul II, elle a la même mission que le Christ ² —, elle doit vivre aussi sa Passion, et on peut dire que, depuis le concile Vatican II, elle est entrée dans la " dernière semaine " ³ telle que nous la rapporte saint Jean, du repas de Béthanie au Sépulcre. Nous devons donc entrer, pour l'Eglise et pour toute l'humanité, dans le

silence de ce grand sabbat, dans ce mystère du Sépulcre, et le vivre avec Marie par amour pour Jésus et pour les hommes. N'est-ce pas ce dépouillement qui nous permettra d'attendre vraiment le retour du Christ ? S'il n'y a pas dans notre vie le cri de soif, la blessure du cœur et le dépouillement total du Sépulcre, serons-nous vraiment en attente du retour du Christ ? Ne le laisserons-nous pas revenir " comme un voleur " ⁴ ? Or il ne veut pas revenir comme un voleur, il veut être attendu et désiré comme l'Epoux ⁵...

Il faut donc que nous fassions l'effort — non pas à la force du poignet mais grâce aux dons du Saint-Esprit — de nous laisser purifier et vivifier par les sept paroles du Christ en Croix.

Ces sept paroles de Jésus, qui sont comme un testament, ont quelque chose d'infini. Encore une fois, nous ne pouvons les vivre qu'avec Marie, grâce à elle et en elle. On peut les méditer, certes, et c'est ce qu'on fait quand on prêche ; mais dans le silence de l'oraison on dépasse la méditation pour entrer, par la foi, l'espérance et l'amour, en contact direct avec le cœur de Jésus.

C'est toujours avec beaucoup de pauvreté et d'humilité que

(1) Ap 22, 17 et 20.

(2) Cf. *Les trois sagesse*s, pp. 314 et 356.

(3) Voir *op. cit.*, p. 397 et 335-336.

(4) Ap 3, 3 et 16, 15. 2 P 3, 10.

(5) Voir Ap 22, 17-20 : " L'Esprit et l'Epousée disent : "Viens !" (...) "Oui, je viens bientôt !" ". 3, 20 : " Voici que je me tiens à la porte et je frappe... ". Mt 25, 6 : " Au milieu de la nuit il y eut un cri : "Voilà l'époux ! Sortez au-devant de lui". "

nous devons essayer de pénétrer dans ce que l'Écriture enveloppe d'un très grand silence. Il y a de grands silences de Dieu par rapport à Jésus et par rapport à Marie, et nous devons respecter ces silences. Mais en même temps nous devons essayer par tous les moyens d'y pénétrer. Le grand moyen, si j'ose dire, c'est l'Esprit Saint, mais on peut aussi s'aider de parallèles donnés par l'Écriture.

Ainsi, on peut regarder en parallèle l'Avent de la naissance de Jésus, de l'Annonciation à la Nativité, et cet autre advent qu'est le mystère du Sépulcre, l'attente et l'espérance de la Résurrection. Ce dernier advent a une intensité prodigieuse, dans sa rapidité. Nous disons "trois jours", mais ce sont trois jours assez particuliers, du vendredi soir à la fin du samedi ! puisque c'est sans doute au milieu de la nuit que Jésus ressuscite. Cela ne nous est pas dit, mais, de fait, c'est au milieu de la nuit que l'Église, dès le commencement, a célébré la Résurrection du Christ. La "vigile pascale" ⁶, dont saint Augustin dit qu'elle est "la mère de toutes les vigiles",

était, dès les premiers temps de l'Église, célébrée durant toute la nuit. D'autres Pères de l'Église, comme saint Jérôme et saint Paulin de Nole, attestent que en Occident comme en Orient, la Résurrection était célébrée durant la nuit. De fait, les Églises d'Orient ont gardé cette tradition, alors que l'Occident l'a abandonnée jusqu'à avancer la célébration au matin du samedi saint, ceci en 1570, jusqu'en 1951 où Pie XII a pris l'initiative de restaurer la vigile, qui retrouvait alors tout son sens : *Media nocte clamor factus est*, "Au milieu de la nuit un cri se fit entendre : "Allez à la rencontre de l'Époux" " ⁷.

L'avent de la Résurrection — ces trois jours si rapides — est vécu dans un abandon plus profond, plus pauvre, infiniment plus dépouillé que le premier puisque c'est dans l'absence : c'est le vide ⁸. Séparée du corps de son Fils, Marie vit ce mystère du cadavre de Jésus et elle vit la descente aux enfers. Elle vit cette brisure, cet état cadavérique, ce silence de mort, qui n'est pas du tout le même silence que celui de l'Avent. Elle vit dans l'abandon,

(6) Le terme "vigile" n'a pas ici le sens moderne de "veille d'une fête", mais de "célébration nocturne". Vers 250, Tertullien appelle "vigile" un office nocturne de l'Église, et une constitution apostolique du 4^e siècle nous dit que les fidèles se réunissaient pour les vêpres du samedi saint et continuaient la vigile jusqu'à l'aube du dimanche de Pâques.

(7) Mt 25, 6.

(8) Dans l'Avent de l'Incarnation il y a bien d'abord un mystère de contemplation, mais il y a aussi une œuvre que Marie réalise avec l'Esprit Saint. Dans le mystère de la Compassion il n'y a plus aucune œuvre, puisque le corps du Christ est broyé, lui qui était le fruit de la contemplation joyeuse de l'Annonciation. Le mystère de la Compassion est le mystère contemplatif par excellence : tout est broyé, il n'y a plus que l'amour. Quand il n'y a plus d'œuvre, la foi est alors toute "nue", l'intelligence est totalement offerte dans la nudité de la foi.



un abandon divin ⁹, et l'ange n'est pas là pour lui parler : il n'y a que la brutalité des faits. Quand il y a un envoyé de Dieu, il y a toujours une modalité très douce — qui peut être très ferme, mais qui est douce. Tandis que quand ce sont des faits, il n'y a que la violence du fait ; et là c'est la violence de la mort, de la blessure du cœur, de la mise au tombeau. Si Marie doit vivre de la mort de Jésus, elle doit bien être dans un abandon qui la met dans cet *état de mort*. Elle meurt dans son cœur de mère à l'égard de Jésus. Et la séparation (pour respecter ce grand sabbat, le sabbat de Pâques) fait que cette mort est vécue dans une solitude encore plus grande, et donc dans un dépouillement plus profond. Et dans cette attitude d'abandon douloureux, si éprouvant, violent, il y a une extrême pauvreté et un désir divin : celui de l'espérance, une espérance toute contemplative parce qu'elle est vécue dans cet abandon plénier, une espérance qui donne à Marie une soif brûlante de la Résurrection de Jésus.

Pour en revenir aux sept paroles de Jésus, ne peut-on pas

dire que le cri de soif du Christ a été donné à Marie pour qu'elle puisse vivre cette attente ? Une attente n'est vivable que quand elle est soutenue par un très grand désir. Quand il n'y a plus de désir, l'attente devient impossible parce qu'elle n'a plus d'orientation, elle n'est plus finalisée. L'attente de Marie dans le mystère du Sépulcre est animée par un désir intense, une très grande soif ; et on peut se demander si Jésus qui, sur la Croix, est tout entier tourné vers le Père et en même temps porte tellement Marie, n'a pas prononcé le cri de soif pour que Marie puisse, au delà de la mort, garder la soif du mystère de la Résurrection. Il est sûr que ce mystère d'attente est un mystère de très grande pauvreté. C'est sans doute l'espérance la plus pauvre qui ait jamais été vécue.

Cette espérance est, dans l'âme de Marie, comme un fruit merveilleux de l'Esprit Saint, " Père des pauvres ". L'Esprit Saint n'est-il pas tout proche de Marie à ce moment-là, plus proche que jamais, puisqu'elle n'a plus aucun secours qui lui vienne de Jésus ? Tout ce qui lui vient de Jésus la blesse, c'est le glaive. Alors, l'Esprit Saint ne lui donne-t-il pas cette très grande soif qui dépasse la présence (phy-

(9) " Divin " au sens de surnaturel, théologal — à la différence d'un abandon humain, psychologique : voir *La Présentation de Marie*, pp. 14 sq. Mais parfois le terme " divin " pourra être appliqué à une réalité qui est déjà d'ordre surnaturel, par exemple aux vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité. Car ces vertus qui sont " divines " par leur objet et parce qu'elles sont en nous un don de Dieu (elles émanent de la grâce qui est " une participation à la nature même de Dieu "), nous pouvons les *exercer* d'une manière qui reste humaine. Le chrétien qui va à la messe le dimanche par habitude a la foi, mais il ne l'exerce pas " divinement ", c'est-à-dire sous la motion du Saint-Esprit.

sique) et l'absence, et qui la met dans cette attitude d'une espérance toute contemplative, d'une pauvreté suprême ? C'est vraiment l'espérance des pauvres, de *la* pauvre, et c'est cela qui nous fait comprendre comment cette soif de Marie a hâté l'heure de la Résurrection, parce que Jésus ne pouvait pas la laisser attendre plus longtemps, tant la soif dévorait son cœur et son âme. N'est-ce pas par sa soif contemplative que Marie a coopéré, à sa manière, au mystère de la Résurrection ? En quoi, en effet, Marie pourrait-elle coopérer à ce mystère ? Sa coopération ne peut être que de hâter l'heure ¹⁰. L'espérance brûle le temps — c'est cela qui est si grand dans l'espérance. Quand l'espérance diminue, le temps devient très long ; des nuits sans espérance, c'est toujours très long ! Au contraire, quand il y a un désir très intense, cela nous donne une force qui fait que la succession du temps, et la longueur du temps, sont comme brûlées. L'espérance divine est plus qu'un désir, puisqu'elle appelle une promesse éternelle qui doit se réaliser. C'est le "bientôt" de Dieu qu'on demande ; on demande qu'il devienne pour nous un bientôt immédiat. Marthe Robin aimait dire que "le bientôt de Dieu n'est pas notre bientôt" ¹¹. On voit bien ce que cela veut

dire ; mais dans l'espérance divine, nous désirons que le bientôt de Dieu se réalise de la manière la plus immédiate qui soit, tant notre âme a soif.

C'est ainsi que l'âme de Marie a soif du mystère de la Résurrection. Jésus avait promis d'envoyer le Paraclet, mais il avait aussi annoncé et promis la Résurrection, en parlant du "sanctuaire de son corps" : "En trois jours, je le relèverai" ¹². Tous ceux qui l'entouraient alors avaient compris cela du Temple, mais Marie, elle, avait compris ces paroles d'une manière divine. C'est bien le corps de Jésus qui devait être brisé et ressuscité en trois jours. Ces paroles de Jésus par rapport au mystère de sa Résurrection nourrissaient l'espérance de Marie. Là nous voyons toute la différence qui existe entre le premier Avent et ce second avent si spécial, où c'est le cri de soif (qu'elle a reçu du cœur de Jésus) qui la maintient dans cet appel. Car dans ce second avent Marie n'a plus rien à "faire", elle pâtit à l'état pur, en offrant au Père le cadavre de Jésus, de son Fils. Elle a reçu Jean, elle est sa mère, mais dans cette étape du Sépulcre elle ne s'occupe pas de lui, et lui respecte son silence. Cela ne nous révèle-t-il pas quelque chose de ce que doit être la vie contemplative dans la dernière étape du pèleri-

(10) Nous aurons l'occasion de revenir sur cette hâte du cœur de Marie. N'oublions pas ce que nous dit saint Luc dès l'Annonciation : Marie se rend "en hâte" auprès d'Elisabeth (Lc 1, 39). A Cana, elle hâte "l'heure" de Jésus ; sans en avoir vraiment conscience, n'a-t-elle pas dans son cœur la hâte de la Pâque (cf. Ex 12, 11) ?

(11) Cf. *Les trois sagesse*, pp. 533-534.

(12) Jn 2, 19-21.

nage de l'Eglise sur la terre ? Accepter de pâtir d'une manière très particulière, apparemment dans une inutilité totale, pour vivre davantage la foi, l'espérance et l'amour ? Certains Pères de l'Eglise disaient que, durant le

temps du Sépulcre, toute la foi de l'Eglise était comme réfugiée dans le cœur de Marie ¹³. Or n'oublions pas ce que Jésus lui-même nous dit : " Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? " ¹⁴.

LE DON DE MARIE À JEAN



La " dernière semaine " de Jésus, où il entre dans un mystère de passivité — l'Agneau qui se laisse conduire à l'abattoir ¹⁵ —, est ponctuée par sept grandes initiatives à l'intérieur même de cette passivité ¹⁶. Les trois dernières, à l'intérieur de la passivité suprême du Crucifié, sont le don de Marie à Jean ¹⁷, le cri de soif ¹⁸ et la remise de tout entre les mains du Père ¹⁹.

Il est important de remarquer que Jésus prononce ce cri de soif *après* avoir donné Marie à Jean. C'est assez significatif ; il y a là un ordre. Jésus, pour donner Marie à Jean, s'est dépouillé lui-même de

ce lien personnel, ce lien " jaloux " — d'une jalousie divine — que le Père avait réalisé entre son cœur et le cœur de sa Mère. Ce lien était d'une qualité divine unique, et d'une certaine manière il demandait de s'exercer de cette manière toute personnelle, individuelle. En effet, il s'agit d'une maternité selon la chair et le sang, et rien n'est plus individuel qu'une telle maternité. Les liens qui existaient entre Marie et Jésus étaient vraiment incarnés au sens le plus fort. Or Jésus veut que ce lien soit communiqué à Jean. Jésus accepte, dans sa pauvreté, de vivre de cette jalousie divine qui consiste à donner gratuitement ce qui nous a été donné gratuitement ²⁰, sans y mettre aucune exclusivité — car un amour gratuit ne peut être vécu gratuitement que s'il n'y a aucune exclusivité.

Pour notre sensibilité humaine, c'est une purification ultime, c'est *la* grande purification de

(13) Cf. *Les trois sagesse*s, pp. 561-562. *Mystère de Marie*, pp. 266 sq.

(14) Lc 18, 8.

(15) Cf. Is 53, 7 ; Jr 11, 19.

(16) Voir *Les trois sagesse*s, pp. 455 sq. *Suivre l'Agneau*, pp. 243 sq.

(17) Jn 19, 25-27.

(18) Jn 19, 28-29.

(19) Jn 19, 30 ; cf. Lc 23, 46.

(20) Cf. Mt 10, 8.

l'affectivité sensible, et elle ne peut se faire que par et dans l'amour divin (normalement, notre volonté — comme capacité d'aimer une personne — doit avoir déjà été purifiée). La purification de notre affectivité sensible par l'amour divin est ce qu'il y a de plus ressenti ; car normalement, quand un amour est aussi personnel et aussi intense, il réclame, comme petit signe, d'être unique dans la sensibilité — et donc d'exclure les autres (car s'il est unique, il exclut).

Le Père, en donnant Marie à Jésus pour qu'elle soit sa Mère, réalise des liens d'une jalousie divine, et cela d'abord *in corde*, " dans le cœur " ; comme saint Augustin aime à le dire, elle a d'abord conçu dans son cœur, c'est-à-dire dans sa foi, dans son espérance et son amour, avant de concevoir dans sa chair ²¹. C'est un secret porté dans la foi, l'espérance et l'amour, un secret qui lie Jésus et Marie d'une manière unique. Marie est immaculée pour pouvoir vivre de ce secret, pour pouvoir vivre cette maternité dans la chair en l'ayant d'abord vécue dans son cœur. On pourrait dire que c'est d'abord le cœur de Marie dans ce qu'il a de plus profond qui est purifié, pleinement et totalement, dans le mystère de l'Annonciation, et que sa sensibilité, sa chair virginale de mère, est purifiée d'une autre manière, mais d'une manière radicale, dans l'immolation de la Croix.

Comprenons bien. La sensibilité de Marie, qui est prise, saisie par sa maternité selon la chair et le sang, est déjà toute pure, puisque cette maternité, étant divine, est toute pure. Il n'y a de la part de Marie aucun repliement sur elle-même, ni aucun accaparement. Etre la Mère de Dieu exige d'exercer la maternité dans une pauvreté totale : comment aurait-on un droit sur son enfant s'il est Fils de Dieu, le Fils bien-aimé du Père? Marie le sait, et elle accepte de n'avoir aucun droit sur son enfant. Cela fait partie de son *fiat*, elle est consciente de ce qui se réalise. C'est une conscience divine, donc peu explicite, mais Marie a conscience qu'être Mère de Dieu réclame d'elle un don total à celui qui sera son fils et qui est en même temps le Fils du Très-Haut.

Marie est donc toute pauvre dans sa maternité selon la chair. Mais dans cette maternité sa sensibilité, sa chair, sont utilisées d'une manière positive et connaissent le plus grand épanouissement que la chair humaine ait jamais pu et puisse jamais connaître. Ensuite, toute la vie que Marie a vécue avec Jésus depuis l'Annonciation jusqu'à la Croix a permis à cette maternité divine et humaine de s'explicitier dans des liens multiples, et les liens de Marie avec Jésus n'ont cessé de croître du point de vue de l'expérience, du point de vue humain. En cela, la maternité de

(21) Voir SAINT AUGUSTIN, *Sermon* 215, 4 (P.L. 38, col. 1074) ; *La virginité consacrée*, IV, 3 (Nouvelle bibliothèque augustinienne, Paris 1992, I, p. 82) ; voir aussi SAINT LÉON, *Sermons pour Noël*, I, 1 (Sources chrétiennes 22 bis, pp. 68-69). Cf. *Lumen Gentium*, § 53.

Marie se distingue des autres maternités humaines, où on ne peut pas dire que les liens de l'enfant et de la mère ne cessent de croître. L'enfant est très uni au commencement, mais à mesure qu'il grandit son autonomie devient plus grande ; il se sépare davantage, et donc il est moins dépendant. Quand il s'agit de Marie et de Jésus, la maternité, étant contemplative, divine, implique une amitié, une amitié divine qui assume tout l'humain. C'est pour cela qu'on peut dire que les liens entre Jésus et Marie n'ont cessé de croître et que Marie a vécu une maternité toujours plus parfaite dans des liens qui ont été toujours plus intimes et plus forts, jusqu'à la Croix. La Croix est bien comme un sommet de cette union et de cette intimité, puisqu'à la Croix, par sa Compassion, elle achève dans son âme " ce qui manque à la Passion du Christ " ²². Elle fait la même oeuvre que son Fils bien-aimé, elle est liée à lui comme celle qui complète, qui achève tout le mystère de la Rédemption. C'est ce que nous voulons exprimer quand nous la disons " corédemptrice " : elle coopère d'une manière si intime et si profonde au mystère de la Rédemption qu'elle est

" une " avec Jésus Rédempteur. Pour être la Mère du Rédempteur, elle est l'épouse du cœur de l'Agneau. Elle est la *socia* ²³, celle qui " aide " Jésus pour que son sacrifice soit plénier, c'est-à-dire pour que son sacrifice *s'étende* à tout ce qu'il y a de plus secret, de plus intime, de plus spirituel dans une âme humaine (car en intensité d'amour on ne peut évidemment rien ajouter au sacrifice du Christ) ²⁴.

C'est en ce sens-là que Marie " achève ce qui manque à la Passion du Christ ". Et comme le mystère de la Compassion est un mystère d'amour, un mystère qui relève d'une amitié divine assumant une amitié humaine, nécessairement, par le mystère de la Compassion, la sensibilité de Marie connaît avec la sensibilité de Jésus un lien nouveau. Sa sensibilité est broyée avec celle de Jésus, elle souffre avec lui, elle compatit. Elle pâtit, certes, au plus intime de son cœur, mais elle pâtit aussi dans sa sensibilité ; il ne peut pas en être autrement,



(22) Col 1, 24.

(23) Longtemps attribuée à Albert le Grand, cette expression semble être d'un auteur inconnu de la fin du XIII^e siècle : voir R. LAURENTIN, *Court traité sur la Vierge Marie*, Lethielleux, 5^e éd., 1967, pp. 78-79.

(24) Si le Père veut que Marie soit la *socia*, l'épouse, celle qui fait la même oeuvre que Jésus, c'est pour que l'unité entre Jésus et Marie aille le plus loin possible, qu'elle soit " semblable " à l'unité qui existe entre Jésus et le Père. Que Marie ne soit pas seulement l'enfant qui reçoit tout, mais aussi l'épouse qui donne tout — et cela, c'est bien, en définitive, être associée à la " spiration " de l'Esprit Saint, comme nous le verrons au chapitre V.

puisque c'est un mystère d'amour. A la Croix, Marie vit la plus totale immolation qu'une mère puisse connaître dans sa sensibilité et dans son cœur. Comme la " mère admirable " du second livre des Maccabées (qui la préfigure), elle compatit à l'immolation de son benjamin en y coopérant ²⁵.

Et voilà que, à ce moment où la maternité divine de Marie à l'égard de Jésus atteint son sommet, où l'unité entre Marie et Jésus est la plus forte et donc où, d'une certaine manière, elle demanderait d'être la plus exclusive, Jésus donne sa Mère à Jean ²⁶.

Les joies se partagent assez facilement, alors que les souffrances ont toujours un côté plus exclusif. C'est un fait, du point de vue psychologique : les secrets joyeux se partagent plus facilement, tandis que quand il s'agit d'une souffrance, il y a quelque chose d'unique et d'exclusif. Quand quelqu'un souffre avec une très grande intensité, comme il est difficile de pénétrer dans sa souffrance ! On se sent toujours un peu à côté... tandis que quand quelqu'un est joyeux, on entre tout de suite dans sa joie. Il est très difficile d'entrer dans la souffrance de quelqu'un quand cette souffrance est très aiguë et que notre sensibilité n'est pas meurtrie de la même façon.

Entre la sensibilité de Jésus crucifié et celle de Marie à la Croix, il y a quelque chose d'unique que nous devons contempler.

C'est le Père qui l'a voulu de cette façon. Le nouvel Adam est lié à la nouvelle Eve d'une manière qui dépasse tout ce que nous pouvons imaginer selon notre psychologie humaine, et c'est pour cela qu'au niveau psychologique nous ne pouvons pas pénétrer dans ce mystère ; nous ne pouvons y pénétrer que dans un regard contemplatif. Seule la foi contemplative peut nous permettre de nous approcher de cette unité si forte qui se réalise à la Croix entre Jésus qui s'offre et Marie qui l'offre et qui, en l'offrant, s'offre elle-même, complétant ainsi l'aspect victimal de l'offrande de Jésus à la Croix, et même son aspect sacerdotal. Marie, dans sa sensibilité et au plus intime de son cœur et de son intelligence, est le complément de *tout* le mystère de l'Agneau immolé, ce qui fait comprendre combien ils sont " un ". " Père, qu'ils soient un comme nous " ²⁷. A la Croix, il y a entre Jésus et Marie une unité qui ne peut se comprendre que dans la lumière de l'unité de la Très



(25) Voir 2 M 7, 24 sq.

(26) Voir Marie, *Mère des hommes, dans le mystère de la Croix* in *L'Etoile du matin*, pp. 53 sq.

(27) Jn 17, 11.

Sainte Trinité, l'unité entre le Père et le Fils, l'unité entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Et voilà que Jésus donne un ordre à Marie en l'appelant "Femme". Cette appellation inattendue montre que Marie, à la Croix, est bien celle qui est totalement relative à Jésus, celle qui vit tout ce que lui-même vit. S'il lui dit "Femme", et non pas "Mère", c'est bien parce qu'il y a à la Croix ce mystère de complémentarité de la femme relativement à l'homme, de la nouvelle Eve relativement au nouvel Adam. "Femme, voici ton fils" ²⁸. La Femme, celle qui lui est si intimement unie, celle qui est sa Mère, il la donne à Jean. Toute cette unité que Jésus et Marie vivent dans la souffrance, dans l'holocauste, est communiquée à Jean, donnée à Jean, puisque c'est celle qui vit le mystère de la Compassion qui est donnée à Jean. C'est celle-là qui est la Femme et c'est celle-là que Jean reçoit. Et il la reçoit dans sa foi, dans son espérance et son amour.

Nous voyons là comment l'amour divin dépasse complètement le mode humain et (comme nous l'avons dit plus haut) se donne gratuitement sans aucune exclusivité, sans aucun accaparement. Jésus donne comme il a

reçu. Ce qu'il a reçu gratuitement, il le donne gratuitement ²⁹. Marie, en effet, a été donnée gratuitement à Jésus par le Père, et Jésus la donne gratuitement à Jean. Mais il faut bien voir la différence : le Père donne à Jésus l'Immaculée, et Jésus donne à Jean la femme pauvre, la femme compatissante, la femme "qui monte du désert appuyée sur son Bien-aimé" ³⁰... mais son Bien-aimé crucifié. C'est celle-là qui est donnée à Jean. Et donc nécessairement, pour la sensibilité de Jésus et pour celle de Marie, il y a un terrible dépassement. Par "sensibilité" j'entends ici ce qui est affectif et sensible en Jésus et en Marie. Certes, pour le Christ, on parle de "pro-passions" mais, comme le dit saint Thomas, la passion est réellement présente dans le Christ ³¹, et donc l'expérience de purification est là aussi. Etant parfaite, absolument pure, la sensibilité du Christ n'avait pas besoin de connaître ce nouveau dépassement qui est comme une brisure ; mais il veut aller jusque-là. Il veut que celle que le Père lui a donnée soit donnée à Jean et nous soit donnée, et qu'elle nous soit donnée avec la même qualité qu'à Jean, pour qu'elle soit notre mère.

(28) Jn 19, 26.

(29) Mt 10, 8.

(30) Ct 8, 5.
 (31) Voir *Somme théologique*, III, q. 15, a. 4. Ne devrait-on pas parler de "pro-passions" également pour Marie, à cause du mystère de l'Immaculée Conception ? Mais la passion n'en est que plus "passion" — c'est-à-dire capacité d'aimer d'une manière sensible —, parce qu'elle est toute transformée de l'intérieur par l'intelligence et l'amour spirituel ; elle est donc pleinement lucide. Pour nous, dans notre conscience *psychologique* (liée aux conséquences du péché), dans notre "vécu", l'amour passionnel, souvent, s'impose plus que l'amour spirituel. Mais dans le cœur de Jésus et celui de Marie, l'amour spirituel est infiniment plus vécu. C'est en ce sens qu'il n'y a pas de "vécu" psychologique dans le Christ, ni en Marie ; leur sensibilité est toute lumineuse et tout aimante. Les purifications de l'amour que saint Jean de la Croix décrit conduisent à une limpidité et une intensité d'amour qui se rapprochent un peu de celles du cœur de Marie.

LE CRI DE SOIF

Après avoir réalisé cette union, cette alliance nouvelle — si importante puisqu'elle est toute gratuite —, après cette ultime initiative du Christ qui implique ce très grand dépouillement et réalise dans le cœur de Jésus et le cœur de Marie cette très profonde pauvreté, Jésus dit : " J'ai soif ! " ³². Plus nous sommes pauvres, plus Jésus a soif de se donner à nous. Or Jésus vient d'appauvrir sa Mère, il vient d'exiger d'elle cet ultime dépassement. Marie, quand elle est reçue par Jean, est plus pauvre qu'avant. N'est-ce pas pour cela que Marie rend pauvres ses enfants ? On pourrait dire que son premier travail, c'est de faire de ses enfants de vrais pauvres, parce qu'elle n'est notre mère que dans cette extrême pauvreté, dans cet extrême dépouillement. Cela, nous pouvons tous le saisir, parce que, si c'est très divin, c'est aussi très humain : nous avons déjà une certaine expérience de cela dans l'ordre de l'amour d'amitié ; mais lorsqu'il s'agit d'une amitié divine, c'est-à-dire dans la charité, l'aspect divin et l'aspect humain sont étroitement mêlés et l'amour divin

réclame des purifications que seul l'Esprit Saint peut réaliser ³³.

C'est au moment où Jésus donne Marie à Jean, au moment où Jésus connaît ce dépouillement intérieur de la volonté, du cœur et de la sensibilité, que Jésus prononce le cri de soif. Ce cri est reçu de manière toute différente par les femmes qui accompagnaient les crucifiés, et par Marie. Nous y reviendrons plus loin, mais notons tout de suite que si Jésus, sur la Croix, a sûrement beaucoup souffert de la soif au niveau physiologique (on sait que dans la mort d'un crucifié, ce sont les souffrances de la soif qui sont les plus terribles), il a tout de suite assumé cette soif, et celle qu'il crie est infiniment plus grande : c'est sa soif d'être tout entier tourné vers le Père et d'être donné à Marie encore plus qu'il ne l'a été jusque-là. C'est sa plénitude de charité qui s'exerce dans cette initiative ultime, qui est bien la dernière pour les hommes et qui, pour Marie, est l'adieu. L'adieu du Christ à Marie et aux hommes ne peut être que ce cri de soif ; aussitôt après, Jésus remet tout entre les mains du Père.

(32) Jn 19, 28.

(33) À la Croix, le Saint-Esprit opère en Marie des arrachements terribles. Heureusement qu'elle n'avait jamais imaginé comment se réaliserait le règne de Jésus annoncé par l'ange Gabriel ! (Lc 1, 32-33 : " Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles "). Elle accepte d'être la mère du condamné, du rejeté... Dans sa foi et son espérance, elle sait que l'amour du Père pour elle est infiniment plus grand que l'amour qu'elle a pour le Père, et c'est cela qui lui permet de faire ces dépassements et d'accepter ces arrachements. Son espérance toute divine (il n'y a plus rien qui serait un espoir humain) s'appuie entièrement sur la miséricorde du Père qui enveloppe son Fils crucifié. Le seul soutien de Marie, c'était Jésus... et il lui est enlevé. Elle accepte cette brisure de toute sa vie pour que se réalise sur Jésus et sur elle le bon plaisir de Celui qui " a mis en eux toutes ses complaisances ". Elle ne compte plus *que* sur le bon plaisir du Père ; elle accepte d'avancer dans une nuit totale (elle est " morte " à sa maternité divine) en ne s'appuyant que sur ce bon plaisir du Père. La parole de Jésus — " Je suis la Résurrection " (Jn 11, 25) habite et anime son cœur. Elle ne sent rien, ne comprend rien, mais dans son espérance de pauvre elle *sait* que Jésus ressuscitera. C'est pour cela qu'elle peut rester debout.

L'ORDRE DES SEPT PAROLES

Si l'on est attentif aux sept paroles de Jésus sur la Croix, on voit le regard de Jésus vers le Père, puis son regard vers les hommes, puis de nouveau le regard vers le Père, puis le regard vers Marie, vers Jean, puis cet appel : " J'ai soif ". Cet appel unit les deux, car cette soif tourne Jésus à la fois vers le Père et vers Marie. D'abord vers le Père, parce que l'amour qui existe dans le cœur de Jésus pour le Père n'est pas satisfait. Il veut glorifier le Père, et il ne peut le glorifier qu'en l'aimant comme Fils bien-aimé. L'oeuvre de la Croix est certes la plus grande des oeuvres, il ne peut pas y en avoir de plus grande ; c'est, comme Jésus lui-même le dit, " l'oeuvre de Dieu " (το εργον του θεου, l'*opus Dei*)³⁴, l'oeuvre du Fils bien-aimé, l'oeuvre de l'homme parfait qui n'est qu'amour. Cependant cette oeuvre, si grande soit-elle, n'est pas adéquate à l'amour, elle n'exprime qu'insuffisamment l'intensité d'amour du cœur de Jésus, qui est infinie. Dans le cœur de Jésus, il y a un amour infini pour le Père, et l'oeuvre de la Croix est limitée, l'holocauste de la Croix est limité. Si divin soit-il, cet holocauste reste une *oeuvre*. Jésus, dans son cri, exprime donc le désir le plus profond de son cœur : que tout soit brûlé pour le Père. Par là il exprime bien qu'au delà de l'oeuvre (même de cette

oeuvre divine) il y a dans son cœur d'homme un abîme d'amour infiniment pur pour le Père. Toute oeuvre, en effet, présuppose un amour et est le fruit d'un amour. La Croix est le fruit d'un amour, mais elle ne peut épuiser l'amour. L'amour est plus que la Croix puisque l'amour, étant la source de l'oeuvre, est *plus* que l'oeuvre. Si l'obéissance est bien le fruit de l'amour, l'obéissance, tout en s'identifiant, de fait, à l'amour dans son exercice, ne peut jamais épuiser l'amour dans ce qu'il a de tout à fait propre³⁵. Jésus est conscient de cela, il n'est pas enfermé dans son holocauste. Son mystère d'holocauste s'achève dans une pure contemplation d'amour, la pure contemplation du Fils bien-aimé à l'égard du Père. Et le cri de soif exprime justement que l'amour du Fils bien-aimé dépasse tout ce que peut représenter l'oeuvre, et va infiniment plus loin : " J'ai soif ". N'est-ce pas cela, la victoire de l'amour ? La victoire de l'amour, c'est quand l'amour brûle toutes les oeuvres pour montrer qu'elles ne peuvent jamais exprimer adéquatement l'amour, et que l'amour a besoin de cette liberté qui s'exprime dans le cri de soif.

Ce cri, les hommes le comprennent matériellement (nous y reviendrons), mais Marie le comprend divinement, et ce cri qui

(34) Jn 6, 29. Cf. 9, 3 ; 10, 37, etc.

(35) Cf. Ct 8, 6-7 : " Les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger. Même si un homme donnait toute la fortune de sa maison pour l'amour, on n'aurait pour lui que mépris ".

s'adresse au Père s'adresse aussi à elle. Nous touchons là le sommet du mystère de la charité, l'unité des deux commandements ³⁶ vécue dans le cœur du Christ : c'est du même amour que Jésus aime le Père et aime Marie. Il y a deux exercices différents, mais c'est substantiellement le même amour. On peut donc dire que si le mystère de la Croix est totalement pour Marie, Jésus veut faire comprendre à Marie qu'il y a quelque chose de plus encore, son amour personnel, intime, au delà de toutes les réalisations. A l'égard du Père c'est ce pur regard contemplatif, à l'égard de Marie c'est la pure charité fraternelle. L'exercice du don de sagesse permet à l'amour à l'égard de Dieu d'avoir cet aspect de limpidité de la contemplation (la sagesse, en effet, permet la contemplation, elle est source de contemplation) ; le don de sagesse permet à la charité, à l'amour pour le Père, de s'exercer d'une manière contemplative dans toute sa limpidité d'amour et dans tout son absolu d'amour. Mais le don de sagesse peut aussi " diviniser " l'exercice de la charité fraternelle, pour que celle-ci soit vécue d'une manière toute pure, au delà de toute oeuvre. C'est comme le sourire de Jésus à Marie et le sourire de Marie à Jésus. Marie reçoit cet appel. On voit ce que cela peut signifier : du fait qu'elle est donnée à Jean comme mère, il y a un

appel du Père pour qu'elle soit encore plus donnée et que l'amour qu'elle a pour Jean soit entièrement brûlé et remonte vers le Père.

C'est ce cri de soif que Marie va vivre d'une manière si intime pendant les " trois jours " du Sépulcre. Et plus approche le moment de la Résurrection, plus le cri de Jésus est fort en elle, plus il se fait impératif : c'est un cri substantiel, c'est-à-dire qui prend tout, c'est le cri de l'enfant dans le désert ³⁷. Marie vit de ce cri en se donnant dans cette soif, dans cette soif que la victoire de Jésus se manifeste, se révèle, que la victoire de Jésus à la Croix puisse tout prendre. Le " feu nouveau " de la vigile pascale exprime bien cette soif. Marie a dans son cœur cette soif brûlante que Jésus ressuscite pour le Père et pour elle, et qu'il brûle tout ce qui est en elle, non pas pour réaliser une oeuvre, mais pour que l'amour soit aimé, qu'il soit pleinement aimé comme il demande d'être aimé.

Le mystère du Sépulcre doit mettre en nous un nouvel élan d'espérance, une espérance toute transformée par l'amour, un cri qui est celui de Jésus, qui est celui de Marie vécu au plus intime de notre cœur, son appel vers Jésus qui vient. Cela exige une très grande pauvreté jusque dans notre sensibilité, une pauvreté analogue à celle que Marie a connue quand Jésus lui a donné

(36) Cf. Mt 22, 39 : " Le second *lui est semblable* " (cf. Mc 12, 28-31 ; Lc 10, 25-28). Jn 13, 34 et 15, 9-12. 1 Jn 2, 7 ; 3, 14-17 et 23 ; 4, 12 et 20-21 ; 2 Jn 5-6.

(37) Cf. Gn 21, 16-17.

Jean. Il faut que nous soyons pauvres jusque dans notre sensibilité, que notre sensibilité soit transformée par l'amour divin et n'accapare plus, qu'elle n'ait plus rien d'exclusif, qu'elle soit livrée à l'amour et que, livrée à ce feu, elle l'alimente, lui permette d'aller jusqu'au bout. C'est cela que nous devons demander à Marie et à Jésus : que tout soit brûlé, que

tout soit offert et que, par ce cri de soif, notre contemplation ait ce dynamisme intérieur qui fait que nous sommes entièrement offerts pour accomplir pleinement et totalement la volonté du Père, en sachant bien que cela ne peut se réaliser que par l'Esprit Saint et en lui, que par Marie et en elle.

Fr. Marie-Dominique
PHILIPPE, o.p.

